



La force des platitudes politiques

Luc Benoit a La Guillaume

► **To cite this version:**

Luc Benoit a La Guillaume. La force des platitudes politiques. Chantal DELOURME. Language in Deed / Le Langage en effet, volume publié en hommage à Jean-Jacques LECERCLE, 2012. hal-02144225

HAL Id: hal-02144225

<https://hal-normandie-univ.archives-ouvertes.fr/hal-02144225>

Submitted on 29 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La force des platitudes politiques

Dans *La Violence du langage*, Jean-Jacques Lecercle consacre quelques pages au pamphlet de Lénine sur les slogans. Anticipant la théorie qu'il exposera quinze ans plus tard dans *Une philosophie marxiste du langage*, il relie la force des mots d'ordre, leur efficacité performative, à la conjoncture historique qu'ils épousent et nomment tout à la fois¹. Parce que ma recherche porte sur le discours politique des présidents américains et s'intéresse donc à l'efficacité de l'idéologie dominante qu'ils véhiculent, ce passage n'a cessé de m'intriguer. La philosophie marxiste du langage que Jean-Jacques Lecercle expose dans ses ouvrages en fait « un phénomène social, matériel, historique et politique ». Cette approche politique du langage m'intéresse en tant qu'analyste du langage politique, bien que les slogans de Lénine aient, à première vue, peu de points communs avec les platitudes apparemment consensuelles de bien des discours présidentiels. Je souhaite donc revenir sur cette analyse de l'efficacité des slogans afin de mieux comprendre le pouvoir des discours rituels des présidents américains et confronter ainsi la force des slogans révolutionnaires à celle des platitudes de l'idéologie dominante. Pour Lecercle, la justesse du slogan révolutionnaire s'oppose à la fois à la vérité du dogme du socialisme « scientifique » et à la communication consensuelle que prisent les dominants. L'un des enjeux de sa philosophie marxiste du langage est de dégager une conception agonistique du langage qui s'appuie sur l'élan de la parole révolutionnaire pour récuser toute fétichisation de la langue qui en ferait un instrument neutre. Une telle conception peut s'appliquer de manière intéressante à l'étude des discours des présidents américains, quoique de manière inattendue : les discours officiels américains relèvent parfois plus de la propagande adaptée à une conjoncture que de la communication consensuelle chère aux *spin doctors*. Il existe une justesse des platitudes présidentielles un peu comme il y a une justesse des slogans de Lénine. Car par-delà leurs différences, les discours politiques contemporains, qu'ils soient révolutionnaires ou non, ont pour point commun d'être prononcés par des professionnels qui opèrent au sein ou à la marge d'un champ politique relativement autonome. Ils ont une spécificité qui doit être pleinement prise en compte. Les porte-parole qui s'expriment au nom de partis, de groupes ou de classes distinctes sont hantés par le spectre de l'imposture et contraints d'inventer des stratégies complexes, tantôt iréniques, tantôt agonistiques, pour maintenir un lien toujours problématique avec les masses qu'ils prétendent représenter.

Le slogan, le dogme, la communication et le style

Dès *La Violence du langage*, le slogan sert à critiquer le dogme, qu'il soit linguistique ou politique, saussurien ou stalinien. L'analyse du pamphlet de Lénine sur les slogans se situe dans un chapitre

1 Jean-Jacques LECERCLE, *The Violence of Language*, London, Routledge, 1990. dans cet article, je fais référence à la traduction française, *La Violence du langage*, Paris, Presses universitaires de France, 1996, pp. 183-220. Jean-Jacques LECERCLE, *Une philosophie marxiste du langage*, Paris, Presses universitaires de France, 2004.

qui a pour objet la révocation de l'opposition saussurienne entre synchronie et diachronie sur laquelle est fondée la linguistique moderne. Le « retour de la synchronie dans la diachronie » dont il est question dans ces pages conduit Jean-Jacques Lecercle à théoriser la conjoncture linguistique en s'appuyant sur le concept de conjoncture élaboré par Althusser². Cette conjoncture linguistique implique une conception aux antipodes de la linguistique saussurienne, une linguistique externe (comme le dirait Bourdieu) caractérisée par la non-autonomie d'une langue qui n'est pas coupée de la conjoncture sociale et par la sédimentation de formes anciennes ainsi que l'anticipation de vérités potentielles³. Le slogan léniniste devient alors une intervention linguistique dans une conjoncture dont il dépend et qu'il contribue à nommer, anticipant ce qui est radicalement nouveau en empruntant des formes sédimentées. La tâche du dirigeant politique est donc de « se frayer un chemin à travers des couches de sédimentation linguistique pour proposer l'anticipation juste »⁴. La critique de la linguistique traditionnelle conduit à une conception marxiste non stalinienne de la langue. La cohérence entre ce premier livre et *Une philosophie marxiste du langage*, paru une dizaine d'années plus tard, est frappante, même si le caractère ouvertement marxiste du second implique un changement partiel de point de vue : si dans les deux cas on est en présence d'une théorie marxiste du langage qui rejette la linguistique classique, la cible devient les théories de Chomsky et de Habermas dans le second ouvrage, parce qu'elles contiennent une philosophie du langage explicitement irénique. Et comme son titre l'annonce, on y trouve aussi un bilan critique de la tradition marxiste-léniniste en matière de langage.

La relecture des classiques du marxisme-léninisme que Lecercle propose dans *Une philosophie marxiste du langage* s'inscrit dans un rapport paradoxal de fidélité critique, qu'il assume d'ailleurs lui-même puisqu'il débute son évocation de la tradition marxiste par l'énoncé « il n'y a pas de philosophie marxiste du langage » et se donne pour mission d'en construire une en s'appuyant sur les concepts élaborés par des marxistes et des non marxistes et en les développant⁵. Pour ce faire, il revient sur l'analyse de Lénine des slogans et l'oppose au pamphlet de Staline. Car sa brochure, *A propos du marxisme en linguistique*, est « le spectre qui hante la pensée marxiste du langage », qu'il s'agit d'exorciser⁶. Contre les thèses de Nikolaï Marr, pour qui seules existent des langues de classe, Staline défend l'idée que la langue n'est pas une superstructure, qu'elle est un instrument neutre de communication. Contre Staline et avec le Deleuze de *Mille Plateaux*, Lecercle oppose donc la force des slogans à celle du dogme. Il peut paraître paradoxal de tenter de fonder une philosophie marxiste du langage sur l'étude des slogans. Passée la période brève de l'élan révolutionnaire, l'abus de slogans a en effet donné naissance dans les pays se réclamant du socialisme réel à une couche monstrueuse d'idéologie officielle sans rapport aucun avec la réalité de ces sociétés. Mais le retour à Lénine, via Althusser et Deleuze, vise à construire une conception du langage qui l'ancre dans la conjoncture historique, sociale et politique.

Dans les deux ouvrages, une même conception marxiste du langage se fonde, partiellement au moins, sur une série d'exemples pris dans le discours politique. Dans *Une philosophie marxiste du langage*, on peut même lire, en creux, les rudiments d'une théorie marxiste du discours politique contemporain à travers les exemples cités et analysés ainsi que les distinctions opérées et les concepts et les définitions présentés. C'est sur cette théorie que je veux maintenant m'attarder, car elle m'intéresse en tant qu'analyste des discours des présidents américains. Au risque de simplifier outrageusement, j'en distinguerai deux éléments essentiels, qui découlent du concept d'autonomie non autonome du langage⁷. Ce faisant je laisse de côté le rapport à la psychanalyse, que Lecercle

2 J.-J. LECERCLE, *La Violence du langage*, op. cit., p. 185.

3 *Ibid.*, p. 212. Le concept husserlien de sédimentation est emprunté à Fredric Jameson dans *The Political Unconscious*. Il décrit la « persistance, par réappropriation et réorganisation, de formes génériques anciennes à l'intérieur de nouvelles, en termes de sédimentation des formes. »

4 *Ibid.*, p. 218.

5 J.-J. LECERCLE, *Une philosophie marxiste du langage*, op. cit., pp. 73 et 185.

6 *Ibid.*, p. 74.

7 J.-J. LECERCLE, *La Violence du langage*, op. cit., p. 282.

évoque brièvement dans son analyse du pseudo-lapsus de Le Pen, « Durafour crématoire », et la question de l'impérialisme linguistique, qui ouvre *Une philosophie marxiste du langage*, avec l'exemple « Chirac est un ver », mauvaise traduction de « Chirac is a worm », tiré d'une édition française du tabloïd anglais *The Sun* au moment du déclenchement de la seconde guerre d'Irak⁸.

Premièrement, parce que la conjoncture linguistique est liée à la conjoncture sociale, qui est déterminée par la lutte des classes, Lecercle propose de penser non seulement une sociologie du langage à la Pierre Bourdieu, mais « la forme spécifique que prend la lutte des classes » dans la pratique langagière, « la contradiction entre *agôn* et *eirene* ». Il faut donc penser le langage en termes de lutte des classes, de rapport de forces et de rapport de places, et non en termes de coopération ou d'agir communicationnel, comme le voudraient Grice et Habermas. Lecercle décline cette opposition en plusieurs couples : langue de bois/langue de coton ; propagande (léniniste)/communication (bourgeoise). Alors que la langue de bois est un mode d'expression qui permet au mouvement ouvrier de faire entendre collectivement une voix dissonante, la langue de coton des rapports officiels est celle du consensus des experts, des gestionnaires et des décideurs⁹. De même, alors que la propagande léniniste fondée sur les mots d'ordre justes procède d'une analyse de la conjoncture, la communication politique impérialiste « est incapable de produire le mot d'ordre juste dans la conjoncture parce qu'elle ne conçoit pas sa tâche comme une analyse politique et historique », négligeant « les faits », qui, « disait Lénine, sont têtus »¹⁰. Les dirigeants ouvriers/révolutionnaires sont donc du côté de l'*agôn* et du collectif tandis que l'idéologie dominante privilégie un discours du consensus aseptisé, anhistorique et dépolitisé. Pour illustrer cette opposition, Lecercle analyse l'échec de la propagande américaine dans les pays arabes avant le déclenchement de la guerre en Irak, la langue de coton consensuelle des rapports officiels et le discours communicationnel des *spin doctors* chers au New Labour de Tony Blair.

Deuxièmement, parce que cette conjoncture est linguistique, partiellement autonome, le discours politique emprunte une langue, des traditions rhétoriques, culturelles, anciennes, sédimentées. « Aucun mot d'ordre, au moment où il tente de nommer ce qui est radicalement nouveau, ne dispose d'une langue radicalement nouvelle ». La langue en général (et donc le discours politique) est « surchargée de conjonctures anciennes ». C'est ici qu'intervient le concept de style, que Lecercle entend à la fois dans un sens marxiste et deleuzien. L'ambivalence du terme, qui renvoie à la fois à l'individuel et au collectif, au linguistique (par exemple un style littéraire) et à l'extra-linguistique (un style vestimentaire), est compatible avec une linguistique externe marxisante et avec la théorie althussérienne revue et complétée par Judith Butler d'une interpellation et d'une contre-interpellation des individus en sujets : « le concept [de contre-interpellation] vise à décrire le fait que le locuteur, s'il entre dans une langue qui lui est antérieure et extérieure, se l'approprie (cela s'appelle un style). »¹¹ L'analyse du discours politique sera donc stylistique ou ne sera pas, ce qui ouvre des perspectives intéressantes qui fournissent un complément et un correctif utiles aux analyses bourdieusiennes en matière de langage. On sait en effet que pour Bourdieu, les styles expressifs sont liés à la position sociale du locuteur plus qu'à un ensemble de pratiques discursives sédimentées en genres¹².

On est donc en présence d'une conception du discours politique d'une grande richesse qui mérite d'être confrontée à la réalité empirique, ce que je vais maintenant faire en prenant l'exemple des discours des présidents américains.

8 J.-J. LECERCLE, *La Violence du langage*, op. cit., pp. 271-272 ; J.-J. LECERCLE, *Une philosophie marxiste du langage*, op. cit., pp. 7-15.

9 J.-J. LECERCLE, *Une philosophie marxiste du langage*, op. cit., pp. 194 et 200-201.

10 *Ibid.*, p. 100.

11 J.-J. LECERCLE, *La Violence du langage*, op. cit., p. 218 ; J.-J. LECERCLE, *Une philosophie marxiste du langage*, op. cit., p. 192 pour les deux citations. Judith BUTLER, *Excitable Speech. A Politics of the Performative*, New York, Routledge, 1997.

12 Voir respectivement, J.-J. LECERCLE, *Une philosophie marxiste du langage*, op. cit., p. 197 et P. BOURDIEU, *Ce que parler veut dire. L'Economie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, p. 16.

Ce que Lecercle fait aux présidents : la force des platitudes et des traditions rhétoriques

Une théorie agonistique du langage fondée sur l'analyse de la force des slogans, sur les concepts de lutte des classes et de style peut-elle nous aider à comprendre les platitudes des présidents américains ? A première vue on peut en douter. Si je vous dis « lutte des classes » ou « style », la première chose qui vous viendra à l'esprit n'est sans doute pas un discours de George W. Bush. Et de fait, rien ne ressemble moins au slogans de Lénine que les discours officiels des présidents américains. Alors que Lénine tente de mobiliser les masses dans une situation révolutionnaire afin d'exacerber le conflit de classes et de lui donner un débouché violent, les présidents américains cherchent à rassembler leurs concitoyens et à conforter la domination des élites au pouvoir en jouant sur la fibre nationaliste. Les fins politiques des deux discours sont diamétralement opposées. Mais qu'en est-il des moyens rhétoriques qui sont à l'œuvre ? N'est-on pas dans les deux cas en présence de discours performatifs, dont les conditions de félicité sont ancrées dans des conjonctures sociales et historiques bien définies ? Il me semble que les mécanismes qui donnent leur force aux slogans ne sont pas sans rapport avec ceux qui rendent efficaces les platitudes de l'idéologie dominante.

Ainsi, l'idée selon laquelle les platitudes présidentielles ne relèvent pas, ou du moins pas uniquement, de la communication politique, s'avère fructueuse. D'abord parce qu'elle permet de ne pas prendre ces discours pour argent comptant et de sortir de la célébration nationaliste des grands textes qui limite l'horizon de certaines analyses américaines¹³. Confondant discours de louange et louange du discours, des spécialistes du discours épideictique se servent des genres aristotéliens pour ratifier le consensus que les discours officiels américains promeuvent. C'est ici que la référence à Lecercle, ainsi qu'une relecture sophistiquée du concept d'*epideixis*, permet de faire resurgir le délibératif sous l'épideictique et le conflit sous le consensus¹⁴. Ainsi les discours d'investiture des présidents américains, mais aussi d'autres discours officiels, discours d'adieu, oraisons funèbres, discours de remise des diplômes, utilisent la cérémonie pour louer une institution ou une communauté, étroite ou élargie, mais aussi pour faire l'éloge de l'orateur et de sa politique. Les platitudes rituelles de ces discours convenus sont manipulées à des fins idéologiques, le renforcement et l'évolution des valeurs communes et politiques, la promotion des intérêts du parti et de la personne de l'orateur. Cette construction du consensus passe souvent par l'exclusion d'un bouc émissaire *un-American*. Comme l'a montré Garry Wills, c'est le candidat le plus centriste de l'élection présidentielle de 1988, George H. W. Bush, qui stigmatisa Willie Horton, violeur noir multi-récidiviste, utilisant le genre paradoxal de la jérémiade d'extrême-centre¹⁵. On pourrait généraliser et trouver des traces d'une rhétorique d'extrême-centre dans de nombreux discours officiels, à commencer par le premier discours d'investiture de Franklin D. Roosevelt de 1993, qui fait des *money-changers*, les spéculateurs, les boucs émissaires de la grande dépression. L'existence de cette rhétorique d'extrême-centre n'est rien d'autre que la confirmation du principe défendu par Jean-Jacques Lecercle (et par Barbara Cassin), à savoir que tout discours est, au moins implicitement, agonistique, même le discours du consensus¹⁶.

13 Pour plus de précisions, je renvoie à Luc BENOIT A LA GUILLAUME, *Les Discours d'investiture des présidents américains ou les paradoxes de l'éloge*, Paris L'Harmattan, 2000, pp. 18 et 35-38.

14 *Ibid.*, pp. 18-19 et 43-47 ; Barbara CASSIN, *L'Effet sophistique*, Paris, Gallimard, 1994, p. 201-202 et 515. Sur le genre épideictique sous l'Empire romain à l'époque de la seconde sophistique, voir L. PERNOT, *La Rhétorique dans l'Antiquité*, Paris, Librairie générale française, 2000, pp. 224-257. Rappelons que le terme épideictique désigne chez Aristote le genre cérémonial de louange ou de blâme.

15 Luc BENOIT A LA GUILLAUME, *op. cit.*, p. 76 ; Garry WILLS, *Under God. Religion and American Politics*, New York, Simon and Schuster, 1990, pp. 68-69.

16 Par-delà les différences, qu'il faudrait creuser, le marxisme de Jean-Jacques Lecercle et la sophistique de Barbara Cassin ont pour points communs de mettre l'accent sur le performatif, l'*agôn* et le moment opportun, qu'il s'agisse de la conjoncture ou du *kairos*.

Une conception agonistique de la rhétorique officielle des présidents américains constitue aussi un antidote utile à l'irénisme anhistorique de certaines analyses sociologiques inspirées de la théorie des champs de Pierre Bourdieu. Je pense ici à l'article intitulé « Lois et invariants d'un genre : pour une sociologie des gaffes politiques » de Christian Le Bart, qui fait de la gaffe verbale une exception qui confirme la règle constitutive de l'autonomie du champ politique : « la légitimité des élus du suffrage universel et leur capacité à agir sur le monde social ». Comme l'indique le titre, une telle approche privilégie l'étude des invariants et affirme la stabilité remarquable du discours politique¹⁷. La règle du jeu politique est transgressée par le gaffeur, qui est puni par les arbitres du champ, hommes politiques et journalistes, ce qui renforce les règles préexistantes. On se demande dès lors comment le discours politique pourrait évoluer. En réalité la définition de ce qui constitue une gaffe est l'objet d'une lutte qui est arbitrée par les journalistes et dont l'issue n'est pas donnée à l'avance. Patrick Champagne parle ainsi d'effet de verdict pour décrire les commentaires à chaud des débats télévisés¹⁸. On peut d'ailleurs distinguer plusieurs types de gaffes, en fonction de l'intégration plus ou moins grande du gaffeur dans le champ et de sa position plus ou moins dominante¹⁹.

Enfin, la stylistique telle que la conçoit Lecerclé nous aide à envisager la question du style autrement que Bourdieu ne le fait avec ses styles expressifs et ses stratégies de condescendance. Rappelons que pour le sociologue, « ce qui circule sur le marché linguistique, ce n'est pas « la langue », mais des discours stylistiquement caractérisés [...] ». Le « style expressif » a « une valeur sociale et une efficacité symbolique ». C'est dans ce cadre qu'apparaissent les stratégies de condescendance, qui permettent au locuteur dominant de réaffirmer le rapport de domination en s'adressant aux dominés dans leur style ou dans leur langue dominée²⁰. Le marché linguistique, les styles qui en découlent ainsi que les stratégies expressives sont socialement classés. Contrairement à cette conception sociolinguistique du style, celle que propose Lecerclé « revient au plus près du langage »²¹, oppose l'agonistique contestataire à l'irénisme dominant et s'intéresse à l'appropriation individuelle d'une langue et de discours préexistants, avec leurs traditions rhétoriques. Les deux conceptions peuvent contribuer à l'analyse du discours politique officiel : tandis que la première est plus adaptée à l'étude des stratégies linguistiques que les dominants utilisent pour convaincre les dominés, la seconde permet de mieux saisir comment les hommes politiques s'approprient des styles et des traditions rhétoriques. Le discours d'investiture de Gerald Ford en 1974 et le discours d'adieu de Dwight Eisenhower en 1961 illustrent respectivement la fécondité de ces deux conceptions du style politique.

Ainsi les remarques adressées au peuple américain par Gerald Ford le 9 août 1974 lors de sa prise de fonction à la Maison-Blanche suite à la démission du président Nixon recourent à un mélange de langage officiel et de tournures plus familières. Elles font un usage massif des stratégies de condescendance afin de donner l'image d'un président proche du peuple et de tenter de renouer le lien entre la présidence et la population que le scandale du Watergate avait rompu. Tout en ritualisant la transition et en prononçant un discours d'investiture, Ford feint de ne prononcer que des « remarques » qui seraient « une petite conversation franche entre amis ». Ce mélange convient d'autant plus à l'occasion que Ford, président non élu, doit se légitimer, d'où la cérémonie et le langage officiels, tout en relégitimant l'institution présidentielle salie par Nixon en la reliant au

17 Christian LE BART, « Lois et invariants d'un genre : pour une sociologie des gaffes politiques », in BONNAFOUS, Simone, et al., *Argumentation et discours politique. Antiquité grecque, latine, Révolution française, Monde contemporain*, Actes du colloque international de Cerisy-la-Salle, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, pp. 79-87.

18 Patrick CHAMPAGNE, *Faire l'opinion. Le nouveau jeu politique*, Paris, Minuit, 1990, p. 176.

19 Pour une typologie des gaffes politiques inspirée d'une lecture critique de la théorie des champs, voir Luc BENOIT A LA GUILLAUME, « L'Envers de la politique : les 'verbal gaffes' », in *Bulletin de la Société de Stylistique anglaise*, 29, pp. 165-177, Nanterre, Atelier intégré de reprographie, 2007.

20 Pierre BOURDIEU, *Ce que parler veut dire, op. cit.*, pp. 16, 60 et 61.

21 J.-J. LECERCLE, *Une philosophie marxiste du langage, op. cit.*, p. 194.

peuple, d'où les tournures plus familières²². On peut donc dire que ce qui prime, ce sont les déterminations sociologiques et politiques, qui poussent un porte-parole de l'idéologie dominante à réaffirmer le rapport de domination tout en le niant symboliquement au moyen de stratégies de condescendance.

Tout comme Ford, Eisenhower utilise la langue légitime. Mais pour analyser le style de son discours d'adieu de 1961, qui est resté célèbre pour sa condamnation du complexe militaro-industriel, les outils théoriques proposés par Jean-Jacques Lecercle sont plus appropriés. En effet, Eisenhower s'approprie une langue²³, en l'occurrence un genre de discours, dont le modèle avait été fourni par George Washington en 1796, en respecte les règles et les adapte à la conjoncture dans laquelle il s'exprime. Ce type de discours consiste à renoncer volontairement au pouvoir (c'est leur caractère républicain), à faire le bilan de la présidence écoulée et à prévenir la nation des dangers qui la guettent. Depuis Truman, les présidents contemporains ont ressuscité ce genre inventé par Washington mais tombé en désuétude au dix-neuvième et au début du vingtième siècle. Au charisme du père fondateur s'est substitué la routine d'une transition ordonnée entre deux présidences, à laquelle ce discours participe. On est donc en présence d'une tradition rituelle et rhétorique assez précisément codifiée. Si le discours d'adieu d'Eisenhower est le seul qui soit resté dans les mémoires à l'époque contemporaine, c'est en raison du style d'Eisenhower, de la manière dont il a su s'approprier cette tradition et l'utiliser à bon escient. Au lieu d'égrener des platitudes convenues, il est parvenu à trouver un thème, le complexe militaro-industriel, qui lui permettait à la fois de justifier sa politique, de répondre aux critiques de Kennedy pendant la campagne de 1960 et de lancer un avertissement dont le fiasco vietnamien confirmera rapidement la justesse. Dans son discours d'adieu, Eisenhower dit opportunément le neuf dans le langage ancien du discours d'adieu²⁴.

Une conception agonistique et stylistique à la Lecercle convient donc très bien à l'étude des discours de présidents américains. Trop bien peut-être, car une difficulté survient, qui relève du symptôme : j'ai appliqué au discours des présidents une conception agonistique du discours politique que Lecercle semble parfois réserver au discours révolutionnaire. La communication, les *spin doctors* et la langue de coton des dominants sont censés nier les conflits. Or il me semble évident que tous les discours présidentiels ne relèvent pas de la communication consensuelle.

Ce que les présidents font à Lecercle : l'autonomie relative du champ et du discours politique

Pour creuser cette difficulté, il faut d'abord revenir sur le statut du discours politique chez Lecercle, à la fois omniprésent et absent. Disons d'emblée que la relative absence d'une théorie d'ensemble du discours politique est tout à fait normale puisqu'aucun de ses ouvrages ne prend le discours politique pour objet et qu'il serait donc injuste de lui en tenir rigueur. Les lignes qui suivent généralisent, peut-être indûment, certaines indications présentes dans *Une Philosophie marxiste du langage*, qui dessinent en creux une théorie du discours politique²⁵. On pourrait d'ailleurs s'étonner de la fréquence d'exemples de parole politique dans des livres principalement consacrés au langage, à la linguistique et à la littérature. Au-delà d'un effet lié à une génération pour laquelle tout était politique, on peut interpréter ces références multiples au discours politique comme une volonté délibérée de lutter contre la dépolitisation et la neutralisation du langage et de la linguistique, « qui a fait beaucoup de mal », et de promouvoir une philosophie marxiste du langage qui implique une linguistique externe, en prise avec la société, l'histoire et la politique.

22 L. BENOIT A LA GUILLAUME, *Les discours d'investiture des présidents américains*, op. cit., pp. 12-16 et 173-194.

23 J.-J. LECERCLE, *Une philosophie marxiste du langage*, op. cit., p. 192.

24 L. BENOIT A LA GUILLAUME, « Les Discours d'adieu des présidents américains ou la rhétorique du vrai-faux départ », communication prononcée à Nanterre en janvier 2009, à paraître dans *Confluences*.

25 Je pense en particulier à J.-J. LECERCLE, *Une philosophie marxiste du langage*, op. cit., pp. 99-100, 194-206.

Mais il y a plus. Car l'omniprésence des exemples tirés du discours politique conduit paradoxalement à une absence du discours et du champ politique en tant que milieu social et activité discursive spécifiques, relativement autonomes. En effet, si tout est politique et si la politique est, idéalement, l'affaire de tous, l'activité et le discours politiques sont en pratique monopolisés par une minorité de professionnels ou de quasi-professionnels, bourgeois ou révolutionnaires. C'est ce que les écrits de Bourdieu essaient de saisir en introduisant le concept de champ politique ainsi que ceux d'imposture du porte-parole et d'homologie structurale. Le champ politique est un milieu relativement autonome : « Cet espace politique a une gauche, une droite, avec les porte-parole des dominants et les porte-parole des dominés ; l'espace social a aussi ses dominants, ses dominés ; et ces deux espaces se correspondent. Il y a homologie. » Ainsi, toute prise de position politique est double : en attaquant un adversaire au sein du champ, l'agent défend les positions et sert les intérêts de ceux qu'il prétend représenter. Ce qui fait que l'usurpation et l'imposture du porte-parole fonctionnent « en toute innocence, avec la plus parfaite sincérité ». Un tel modèle a l'avantage de poser le problème de la représentation politique, de la délégation, de l'imposture du porte-parole et de la bureaucratisation. Il permet de comprendre les stratégies complexes liées à l'existence du champ politique, aux « cas de décalage, où les intérêts des mandataires entrent en conflit avec ceux des mandants », ou alors aux situations de crises de la représentation, où c'est la légitimité du champ politique qui est mise en cause²⁶.

Revenons maintenant sur deux exemples tirés de *Une philosophie marxiste du langage*. Jean-Jacques Lecercle réhabilite partiellement la langue de bois, collective et polémique, par opposition à un discours dominant individuel et consensuel²⁷. D'un point de vue sociologique, une telle position est fondée, dans la mesure où :

Il y a une sorte d'antinomie inhérente au politique qui tient au fait que les individus—et d'autant plus qu'ils sont plus démunis—ne peuvent se constituer (ou être constitués) en tant que groupe, c'est-à-dire en tant que force capable de se faire entendre et de parler et d'être écoutée, qu'en se dépossédant au profit d'un porte-parole. Il faut toujours risquer l'aliénation politique pour échapper à l'aliénation politique.²⁸

La langue de bois des apparatchiks du parti communiste d'antan est la manifestation de ce phénomène, qui permet aux dominés de s'exprimer en s'en remettant au Parti et à ses représentants. Mais le caractère stéréotypé et répétitif de ce mode d'expression n'est pas uniquement lié au « déclin » du mouvement ouvrier. En termes sociologiques, il marque l'intégration relative du Parti au champ politique, dans lequel il a une fonction tribunitienne, ambivalente, de protestation subversive (c'est l'aspect polémique et collectif noté par Lecercle) mais aussi de canalisation conservatrice (c'est le côté bureaucratique, stéréotypé, répétitif, soporifique, voire ridicule de ce type de langage).

L'opposition entre langue de bois agonistique et langue de coton irénique, qui redouble celle entre propagande léniniste et communication bourgeoise, n'est pas non plus entièrement satisfaisante²⁹. Elle universalise un état du champ politique stable, dans lequel les différentes forces sociales sont représentées au sein du champ. C'est l'état « Don Camillo/Peppone » du champ politique, typique du compromis fordiste des trente glorieuses. Face à un ou à plusieurs partis conservateurs prônant la collaboration de classe et le consensus, un puissant parti communiste exerçait une fonction tribunitienne ambivalente de contestation du système et d'intégration de la classe ouvrière dans ce même système³⁰. Mais il existe aussi, dans les années trente ou depuis les années quatre vingt-dix, des périodes marquées par une crise de la représentation politique. Les agents peuvent alors choisir des stratégies anti-système, populistes, pour remodeler le champ de l'intérieur. Dans ces cas-là, la

26 Pierre BOURDIEU, « La délégation et le fétichisme politique », in *Choses dites*, Paris, Minuit, 1986, pp. 197-198.

27 J.-J. LECERCLE, *op. cit.*, p. 200.

28 Pierre BOURDIEU, *Choses dites, op. cit.*, p. 186.

29 J.-J. LECERCLE, *Une philosophie marxiste du langage, op. cit.*, p. 200-201.

30 Georges LAVAU, *A quoi sert le parti communiste français*, Paris, Fayard, 1981.

domination des dominants ne passe pas forcément par la négation du conflit. Voici deux exemples de discours dominants agonistiques tirés de la vie politique américaine contemporaine.

Le premier date des années trente. Le 31 octobre 1936, au terme d'une campagne électorale particulièrement agitée qui avait opposé le Démocrate Franklin D. Roosevelt au Républicain Alfred Landon, Roosevelt prononça un discours de campagne particulièrement polémique. L'enjeu de l'élection était de taille puisqu'il s'agissait d'approuver ou de rejeter le New Deal et de consolider la nouvelle majorité électorale qui avait vu le jour en 1932. Le président répondit de manière violente à la campagne de presse menée par les journaux de William Randolph Hearst contre la loi emblématique du New Deal sur la sécurité sociale. Dans un discours particulièrement manichéen, Roosevelt oppose la paix sociale et avec le monde, incarnée par les Démocrates à la guerre de classes et au bellicisme des Républicains à la solde des marchands de canon. Ces derniers sont même accusés d'être des mauvais Américains qui feraient mieux d'émigrer. Ce qui frappe, outre la violence polémique du propos, c'est le contraste subtil entre *ethos* et *logos*, pour reprendre les termes aristotéliens. L'*ethos*, c'est-à-dire l'image de l'orateur que construit le discours, est celle d'un ouvrier qui se bat : il est question de relever ses manches, de ne pas se tourner les pouces, de continuer le combat, la lutte. Le *logos*, le contenu du discours, est en réalité bien plus modéré, puisque le but du New Deal est de rétablir la paix sociale et de faciliter l'avènement d'un compromis entre travailleurs et patrons que les Républicains menacent par leur extrémisme³¹. Ce discours est prononcé au moment où les luttes sociales conduisent à un développement considérable du syndicalisme chez les ouvriers non qualifiés. En attaquant son concurrent républicain au sein du champ politique en recomposition, Roosevelt cherche à mobiliser l'électorat populaire à deux jours du scrutin en se présentant comme le défenseur du peuple qui « garde la clé de la Maison-Blanche dans sa poche ». Flirtant avec une rhétorique populiste, il stigmatise ainsi la corruption de quelques grands patrons et la connivence qui les lie à leurs alliés républicains. D'où l'*ethos* ouvriériste, que vient toutefois tempérer un *logos* qui est tout sauf ouvrier. On voit ici à quel point les concepts de champ politique, d'homologie et d'imposture du porte-parole sont opératoires. C'est parce que le champ est en évolution, que la coalition du New Deal est en train de se mettre en place, que Roosevelt représente ses intérêts en attaquant son concurrent, tout en les déformant (voire en les trahissant). Une fois le champ politique stabilisé, les discours des successeurs de Roosevelt se feront beaucoup plus iréniques, à mesure que le champ s'autonomisera, que les partis et les syndicats s'institutionnaliseront et se bureaucratiseront et que la pression populaire d'en bas diminuera.

Le second exemple est plus récent. Il s'agit du contraste tout à fait saisissant entre les discours de George W. Bush et de son successeur Barack Obama. Au conservateur populiste, rebelle officiel, pourfendeur des ennemis de l'Amérique à l'intérieur et à l'extérieur répond l'intellectuel libéral, rassembleur qui cherche à réconcilier l'Amérique avec le reste du monde, les blancs avec les noirs, le monde politique avec le peuple. Aux provocations calculées d'un président qui n'hésite pas à prononcer un éloge paradoxal de l'ignorance, à la manière des Sophistes, lors d'une cérémonie de remise des diplômes à Yale en 2001 répond les nombreux discours de réconciliation d'Obama et les slogans un peu vides, de « Change we can believe in » jusqu'à « Yes we can ». Dans son discours de Yale, l'éloge paradoxal de la paresse et des valeurs saines du Texas auquel se livre le président Bush signifie très clairement à l'élite intellectuelle libérale de la côte Est que les Républicains se passeront bien de leurs services et substitueront à l'alliance entre les dominants-dominés et dominés une alliance conservatrice fondée sur le ressentiment anti-intellectuel entre les dominants, les puissances d'argent, et le petit peuple conservateur³². Les discours de Bush divisent car ils visent à

31 Pour une analyse plus détaillée, je renvoie à L. BENOIT A LA GUILLAUME, *Les Discours d'investiture des présidents américains*, op. cit., p. 261-266. Voir également ARISTOTE, *Rhétorique*, Paris, Librairie générale française, 1991; ainsi que Michel MEYER, *Questions de rhétorique. Langage, raison et séduction*, Paris, Librairie générale française, 1993, pp. 21-26.

32 L. BENOIT A LA GUILLAUME, « Dualités rhétoriques : l'éloge paradoxal de George W. Bush à Yale », in *Bulletin de la Société de Stylistique anglaise*, 28, Nanterre, Atelier intégré de reprographie, 2007, pp. 217-228.

remodeler le champ afin d'établir une nouvelle hégémonie conservatrice sur les ruines de la coalition libérale héritée du New Deal. La rhétorique beaucoup plus consensuelle de Barack Obama cherche au contraire à restaurer le lien entre dominants-dominés et dominés en réconciliant les blancs et les noirs et en s'adressant explicitement à la classe moyenne, cible privilégiée de la campagne présidentielle de 2008. On est donc en présence de deux stratégies rhétoriques, l'une agonistique, l'autre irénique, qui proposent deux versions de l'idéologie dominante. La distinction entre « la bonne vieille 'propagande', au sens léniniste du terme, [et] la 'communication politique' dont sont friands les impérialistes » est donc insuffisante : l'idéologie dominante est parfois capable de « produire des mots d'ordre justes dans une conjoncture »³³, fût-ce au moyen de slogans publicitaires, dont le « Yes we can » de Barack Obama est un bel exemple. S'il en était autrement, on se demanderait comment l'idéologie dominante pourrait avoir la moindre efficacité. Pour le meilleur ou pour le pire, les platitudes consensuelles sont parfois aussi efficaces que les slogans révolutionnaires.

En tant qu'analyste du discours politique, je retiens de la philosophie du langage que Lecercle développe dans ses ouvrages qu'une approche à la fois agonistique et stylistique des discours est indispensable. Cette approche résulte du concept d'autonomie non-autonome du langage qui apparaît dès *La Violence du Langage*³⁴. Elle permet de penser les mécanismes rhétoriques et rituels qui conduisent à la construction du consensus nationaliste et à la reproduction de l'idéologie dominante au lieu de se contenter d'en constater les effets, voire de les renforcer par mimétisme. A partir d'une analyse de la force des slogans révolutionnaires, elle attire notre attention sur celle des platitudes consensuelles. Elle permet aussi de concilier l'analyse des déterminants externes, sociologiques et politiques, et la lecture interne des textes replacés dans leur tradition culturelle, rhétorique et stylistique. Complétant la sociologie bourdieusienne des styles plus ou moins socialement légitimes et des stratégies qui leur sont associés, elle pose à nouveaux frais la question du style des présidents comme appropriation par un orateur d'une tradition rhétorique et politique dans une conjoncture donnée. Toutefois, parce que l'objet de cette philosophie marxiste est le langage en général, la spécificité du champ politique, son autonomie relative, ainsi que celle du discours politique, sont sous-estimées. Le lien implicite établi entre la langue des dominants, le discours du consensus, la communication et la langue de coton existe bel et bien mais n'est pas systématique. Car il est nécessaire de tenir compte du risque d'imposture que court le porte-parole et de la question concomitante des stratégies rhétoriques et rituelles de (dé)légitimation de la parole politique, qui peuvent prendre des formes iréniques et agonistiques, selon les circonstances historiques et les positions relatives occupées à l'intérieur ou à l'extérieur du champ. Mais s'il faut mieux prendre en compte la spécificité du discours et du champ politique, il faut aussi sans conteste retenir de l'œuvre de Jean-Jacques Lecercle la nécessité de compléter les approches sociologiques du discours politique en mettant un peu d'*agôn* et de stylistique dans les régularités parfois trop stables, prévisibles et anhistoriques que met au jour l'analyse du champ politique et la dégager ainsi du spectre qui la hante : le spectre du sociologisme.

Luc BENOIT A LA GUILLAUME Université de Nanterre CREA—EA 370

BIBLIOGRAPHIE

33 J.-J. LECERCLE, *Une philosophie marxiste du langage, op. cit.*, p. 100.

34 J.-J. LECERCLE, *La Violence du langage, op. cit.*, p. 282.

- ARISTOTE, *Rhétorique*, Paris, Librairie générale française, 1991.
- BENOIT A LA GUILLAUME, Luc, *Les Discours d'investiture des présidents américains ou les paradoxes de l'éloge*, Paris L'Harmattan, 2000.
- BENOIT A LA GUILLAUME, Luc, « Dualités rhétoriques : l'éloge paradoxal de George W. Bush à Yale », in *Bulletin de la Société de Stylistique anglaise*, 28, Nanterre, Atelier intégré de reprographie, 2007.
- BENOIT A LA GUILLAUME, Luc, « L'Envers de la politique : les 'verbal gaffes' », in *Bulletin de la Société de Stylistique anglaise*, 29, pp. 165-177, Nanterre, Atelier intégré de reprographie, 2007.
- BENOIT A LA GUILLAUME, Luc, « Les Discours d'adieu des présidents américains ou la rhétorique du vrai-faux départ », communication prononcée à Nanterre en janvier 2009, à paraître dans *Confluences*.
- BOURDIEU, Pierre, *Ce que parler veut dire. L'Economie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.
- BOURDIEU, Pierre, *Choses dites*, Paris, Minuit, 1987.
- BUTLER, Judith, *Excitable Speech. A Politics of the Performative*, New York, Routledge, 1997.
- CASSIN, Barbara, *L'Effet sophistique*, Paris, Gallimard, 1994.
- CHAMPAGNE, Patrick, *Faire l'opinion. Le nouveau jeu politique*, Paris, Minuit, 1990.
- DELEUZE, Gilles et Félix GUATTARI, *Mille Plateaux*, Paris, Minuit, 1980.
- JAMESON, Fredric, *The Political Unconscious*, London, Methuen, 1981.
- LAVAU, Georges, *A quoi sert le parti communiste français*, Paris, Fayard, 1981.
- LE BART, Christian, « Lois et invariants d'un genre : pour une sociologie des gaffes politiques », in BONNAFOUS, Simone, et al., *Argumentation et discours politique. Antiquité grecque, latine, Révolution française, Monde contemporain*, Actes du colloque international de Cerisy-la-Salle, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, pp. 79-87.
- LECERCLE, Jean-Jacques, *La Violence du langage*, Paris, Presses universitaires de France, 1996.
- LECERCLE, Jean-Jacques, *Une philosophie marxiste du langage*, Paris, Presses universitaires de France, 2004.
- MEYER, Michel, *Questions de rhétorique. Langage, raison et séduction*, Paris, Librairie générale française, 1993.
- PERNOT, Laurent, *La Rhétorique dans l'Antiquité*, Paris, Librairie générale française, 2000